

## Le livre du mois

*Alternatives Économiques*, n° 205, juillet-août 2002, p. 84

### LA PAUVRETÉ DANS L'ABONDANCE

par John Maynard Keynes

Coll. Tel, éd. Gallimard, 290 p., 12,50 euros

**On sait bien que Keynes est mort.** « *Comme Newton ou Einstein* », soulignait malicieusement P. A. Samuelson en réponse à une affirmation péremptoire sur la disparition (intellectuelle) du plus grand économiste du siècle passé. Et si l'on veut une preuve tangible que Samuelson ne se trompait pas, que le message de Keynes, trois quarts de siècle après, continue d'avoir une actualité, il suffit de lire ce recueil d'articles publiés entre 1925 et 1938, dont la plupart n'avaient jusqu'ici jamais été traduits en français.

Ces écrits concernent le plus souvent l'incapacité du capitalisme de cette période à régler la question du chômage de masse et, à partir de 1930, à inverser la spirale dépressive de la Grande Crise. Relire les analyses keynésiennes ne peut pas nuire, car la question du chômage de masse taraude de nouveau les sociétés européennes, qui ne parviennent pas à la résoudre. Même si certaines analyses sont datées – la préparation d'une conférence économique mondiale en juin 1933, par exemple –, on retrouve dans cet ouvrage l'essentiel du message que l'économiste de Cambridge s'est efforcé de faire passer :

l'importance primordiale de l'investissement, le rôle déterminant de la puissance publique qui, par la dépense et la baisse des taux d'intérêt, détient la capacité de remettre l'économie sur rails, l'incertitude qui joue un rôle récessif en dissuadant les investisseurs de passer à l'acte. Le tout dans un langage limpide, puisqu'il s'agit le plus souvent d'articles destinés au grand public : « *Il n'y a aucune raison de supposer qu'il existe quelque "main invisible", un mécanisme d'autocontrôle du système économique qui assure que le montant de l'investissement productif soit constamment au bon niveau* ».

### Le Keynes moraliste

Keynes ne croit pas que le marché seul puisse sortir les économies occidentales de la mauvaise passe dans laquelle elles se sont précipitées, contrairement à la plupart des économistes de son temps. « *Je me range parmi les hérétiques* », avoue-t-il, non sans une pointe de fierté, ces hérétiques qui sont « *descendants d'une longue lignée, submergée mais jamais éteinte, qui a survécu sous la forme de groupes isolés d'excentriques* ». Deux tiers de siècles après, les keynésiens sont redevenus des hérétiques, peut-être même des excentriques : la roue de l'histoire de la pensée a tourné.

C'est peut-être le Keynes moraliste, qui affleure assez souvent au fil des textes, qui présente le plus d'intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui. Revenant d'URSS (de Russie, comme il persiste à l'écrire), en 1925, où il avait rendu une visite de courtoisie aux parents de son épouse (une danseuse classique des ballets russes), il écrit : « *il m'apparaît chaque jour plus clairement que le problème moral de notre temps est celui que pose l'amour de l'argent : les neuf dixièmes de nos activités sont orientées par l'appât du gain (...); l'argent est socialement reconnu comme la mesure de la réussite* ». Jugement évidemment facile à porter pour un membre de la *gentry*, qui n'a jamais manqué de rien et aurait pu vivre de ses rentes et de ses profits spéculatifs.

On aurait tort d'en rester à ce point de vue « de classe », car Keynes pose le problème essentiel du capitalisme : l'espoir d'enrichissement personnel ne suffit pas à donner du sens à une société. Lorsque les autres mobiles de l'action collective s'effacent, la société est bien près de se déliter, le chacun pour soi l'emportant sur le souci du bien commun. Mais, espère-t-il, au fur et à mesure que la société s'enrichira, il est probable que les hommes se passionneront pour des buts plus nobles que l'accumulation incessante de capital : « *L'amour de l'argent comme objet de possession, écrit-il dans un texte déjà souvent publié, Perspectives économiques pour nos petits-enfants, sera reconnu pour ce qu'il est, une passion morbide plutôt répugnante.* » Tandis que les économistes redeviendront modestes, comme les hommes politiques se targuent de l'être aujourd'hui : « *Si les économistes pouvaient parvenir à ce qu'on les considère comme des gens humbles, compétents, sur le même pied que les dentistes, ce serait merveilleux !* » La génération des petits-enfants de Keynes est aujourd'hui aux commandes. Mais sa prédiction tarde à se réaliser. Et les économistes sont plus arrogants qu'humbles, plus proches des Princes qui nous gouvernent que des dentistes. Le John Maynard moraliste serait-il mort ?

Denis Clerc (n° 205)